

## ***Concerto pour piano et orchestre n° 12 en la majeur, K 414***

*I Allegro*

*II Andante*

*III Rondo : Allegretto (Cadence de ?)*

Ce **Concerto n° 12** fait partie de ces trois premiers concertos viennois de l'hiver 1782-1783, du 11 au 13, que Mozart regroupa pour une édition en souscription. Ils ne sont pas considérés comme de grands chefs-d'œuvre pianistiques. Les propres commentaires du musicien, recueillis dans une lettre adressée à son père, y sont peut-être pour quelque chose : « *Ces concertos tiennent le juste milieu entre le trop difficile et le trop facile ; ils sont très brillants, agréables à l'oreille, naturels, sans tomber dans la pauvreté. Il y a ça et là des passages dont seuls les connaisseurs auront de la satisfaction, mais ils sont faits pour que les non-connaisseurs en doivent être contents, sans savoir pourquoi* » De fait, « *il écrit des œuvres destinées à plaire à l'aristocratie viennoise. L'orchestration en est fort simple (l'auteur lui-même proposa à l'éditeur Sieber de les publier avec accompagnement de quatuor à cordes), de façon à s'adapter aux lieux d'exécution les plus divers ; et l'on peut trouver, dans leurs thèmes comme dans l'atmosphère qui les imprègne, bien des échos de Jean-Chrétien Bach.* »

Ce **n°12**, composé fin 1782, est qualifié d'une extrême élégance et se signale par un *Andante* merveilleux (« *une des pages les plus belles et les plus nobles de son auteur* », disait un certain compositeur du XXe siècle Olivier Messiaen) qui est sans doute un hommage à Jean-Chrétien Bach (Mozart venait d'apprendre la mort de ce maître qu'il chérissait tant) et atteint un niveau de poésie et d'émotion exceptionnel. Le célèbre pianiste Alfred Brendel a pu en dire que c'était "le plus aimable de tous les concertos pour piano de Mozart". Sa fraîcheur et sa légèreté, sa richesse mélodique et sa luminosité vont vous enchanter.

## ***Mozart : Symphonie en la majeur, n° 20, K 201***

*Allegro moderato,*

*Andante, en ré majeur,*

*Menuetto*

*Allegro con spirito, en la majeur,*

Avec sa *Symphonie en la majeur* — et certains diraient, dans une moindre mesure, cinq mois plus tôt avec sa tumultueuse *Symphonie n° 25 en sol mineur* — Mozart est devenu un créateur pleinement mûr, parlant avec une voix différente de tous les compositeurs qui étaient venus avant lui. Peut-être que l'été et le début de l'automne 1773 à Vienne, où Mozart avait été exposé à de nombreuses musiques nouvelles, y compris des quatuors de Haydn, ont stimulé cette maturation finale.

Dans la *Symphonie n° 29*, nous entendons les conventions que Mozart avait utilisées auparavant : un mouvement lent en sourdine de style courtois réticent, un menuet vif et énergique, avec comme une touche d'impudence et d'agressivité. L'énergie galope sur la grâce dans le finale *Allegro con spirito* dans le style des finales de chasse si populaires à l'époque de Mozart. Mais d'une manière ou d'une autre, ces conventions ont été élevées à quelque chose de plus grand, de plus complexe et de plus subtil dans le ton. Deux des miracles de cette œuvre enchanteuse sont son parfait équilibre classique entre grâce et énergie, et Mozart sa capacité à tirer le maximum de couleur et d'expression d'un tout petit orchestre composé de quelques cordes et de paires de hautbois et de cors. Des années plus tard, lorsqu'il s'installe à Vienne, Mozart reconnaît toujours la qualité de cette symphonie et demande à son père de lui envoyer la partition pour qu'il l'interprète lors de ses concerts à l'Académie de Vienne.

